



DES LIEUX

ENTREVUE AVEC MICHELINE CAMBRON *

« LE MAGASIN EST PROBABLEMENT L'UNE DES FORMES LES PLUS ANCIENNES DE PÉRIODIQUE CULTUREL. ON Y TROUVE, DANS UN FORMAT QUI EST CELUI D'UN LIVRE, UNE SÉRIE DE TEXTES QUI SE SUIVENT SANS ORDRE APPARENT, ET SANS QU'ON EXPLIQUE POURQUOI LES TEXTES PUBLIÉS ONT ÉTÉ CHOISIS. »

À QUEL MOMENT LES REVUES CULTURELLES APPARAISSENT-ELLES AU QUÉBEC ?

Très tôt. Il faut d'abord préciser qu'au XVIII^e et au XIX^e siècle, le journal joue en quelque sorte le rôle de périodique culturel. Par exemple, dans le premier journal francophone publié au Québec, *La Gazette du commerce et littéraire de Montréal*, publié par Fleury Mesplet en 1778, il y a des nouvelles commerciales et politiques, de la publicité, mais aussi beaucoup de littérature, y compris des textes originaux. Dans les journaux, les genres et les formes demeurent hybrides jusque dans les années 1860, et il est parfois difficile de distinguer ce qui relève de la littérature et ce qui relève du politique. La présence de la littérature et des autres arts a rendu certains journaux célèbres, par exemple, *Le Canadien*, dirigé par Étienne Parent (1833-1842), qui accordait une place importante à la littérature et qui publia, souvent en première page, la quasi-totalité des poèmes de François-Xavier Garneau. Ou encore *Le Fantásque* de

Napoléon Aubin (1836-1845) dans lequel on trouve les premières critiques d'art, des textes littéraires originaux et des considérations générales sur le théâtre. Le journal d'Aubin est d'ailleurs, par son ton et sa dimension interdisciplinaire, assez proche de la revue culturelle contemporaine. Parallèlement à cette présence des arts et de la littérature dans les journaux, apparaissent graduellement des revues plus spécialisées qui auront d'abord la forme de ce qu'on appelle alors en Europe des « magasins ».

QUE SIGNIFIE LE TERME « MAGASIN » ?

Le mot « magasin », qui vient de l'arabe *makhâzin*, apparaît en France dès le XV^e siècle, au sens de dépôt, de bureau où sont placés des objets. Le mot anglais « magazine » en est dérivé et désigne un recueil de textes divers méritant d'être

conservés. Le premier magazine, *The Gentleman's Magazine*, naît à Londres en 1731. Une décennie plus tard, il est suivi par deux périodiques américains éphémères paraissant à Philadelphie, *The American Magazine* et *The General Magazine and Historical Chronicle*, dirigé par Benjamin Franklin. En France, le *Magasin pittoresque* naît beaucoup plus tard, en 1833.

Au Québec, notre proximité avec les États-Unis, d'où viennent nos premiers imprimeurs, et la pratique de la traduction font que notre premier magasin paraît beaucoup plus tôt, en 1792. Il s'agit d'une publication bilingue dont le titre en français est *Le magasin de Québec, ou, recueil [i.e. recueil] utile et amusant de littérature [sic], histoire, politique, etc. etc. particulièrement adapté à l'usage de l'Amérique britannique / par une société de gens de lettres...* Le « Journal scientifique et littéraire » de Michel Bibaud, d'abord intitulé *L'Observateur*, prend quant à lui le titre de *Magasin du Bas-Canada* en 1832.

Le magasin est probablement l'une des formes les plus anciennes de périodique culturel. On y trouve, dans un format qui est celui d'un livre, une série de textes qui se suivent sans ordre apparent, et sans qu'on explique pourquoi les textes publiés ont été choisis. Le magasin est le plus souvent un lieu de republication, c'est-à-dire qu'on y reprend des textes parus dans les journaux ou des extraits de livres pour offrir un ouvrage qui constitue une sorte de *digest* des publications jugées dignes d'être conservées. Cette pratique nous donne la chance d'imaginer le lecteur de l'époque car l'éditeur qui publie un magasin doit connaître son lectorat et ses choix doivent refléter les intérêts des lecteurs sous peine d'échec. En outre, les magasins peuvent jouer, de manière indirecte, un rôle dans l'élaboration de la pensée politique. Puisqu'il n'y a pas de ligne politique explicite dans un magasin, contrairement à ce qui se passe pour un journal, le choix apparaît gratuit même si dans les faits il ne l'est pas : quand vous publiez dans un magasin du Bas-Canada des textes qui parlent de l'importance des instituteurs laïques, vous prenez position.

CES MAGASINS CONSTITUENT DONC LES PREMIERS PÉRIODIQUES DITS CULTURELS ?

Oui. Il y aura au Québec plusieurs de ces magasins tels *L'Abeille canadienne* (deux périodiques différents portent ce titre) ou le *Magasin du Bas-Canada* que j'ai déjà évoqué. Ces périodiques sont presque toujours éphémères. Ils durent un an, deux ans, jusqu'à cinq ans pour *La Bibliothèque canadienne*. Il faut souligner que les responsables de ces publications, dont Michel Bibaud, qui en publia plusieurs, et François-Xavier Garneau, jouent un rôle important dans la vie littéraire de l'époque.

Après les Rébellions, on observe une effervescence éditoriale importante et des périodiques plus spécialisés apparaissent, par exemple *Le Ménestrel* qui comporte à la fois des textes littéraires et des partitions musicales. Cette première publication mensuelle de musique au Canada, qui ne vit qu'une année, sera le premier pas vers la différenciation des publications culturelles. L'autre périodique important de cette période est la *Revue canadienne*, qui contient à la fois des textes qui se veulent savants, par exemple en économie politique, et un grand nombre de textes littéraires, parfois publiés par tranches. Cette revue aura un supplément, *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*. On y trouve, entre autres, des partitions musicales, des romans, des poèmes. Cette façon de rassembler des œuvres et des informations culturelles dans le supplément d'une revue ou d'un journal va s'imposer : les journaux *La Minerve* et *Le Canadien* s'engagent dans cette voie avec un succès qui varie au fil du temps. Ce n'est pas tout à fait la revue culturelle comme on la connaît de nos jours, mais il y a explicitement le désir de distinguer le journal de la publication consacrée à la culture.

LA CRITIQUE EST-ELLE DÉJÀ PRÉSENTE DANS CES PUBLICATIONS ?

Graduellement, la critique apparaît dans les journaux, les magasins, les revues. Souvent il s'agit plutôt de comptes rendus qui sont de simples démarquages du texte publicitaire déjà paru. Cette critique n'a pas de prétentions professionnelles — il faudra attendre le XX^e siècle pour cela. Dans les années 1860, paraissent les deux premiers périodiques culturels savants. Il s'agit des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer canadien*. Ce dernier connaît un véritable succès. Il compte – je n'en reviens pas – 2 413 abonnés, en 1864! Il y a beaucoup de revues culturelles québécoises qui seraient ravies d'avoir ce nombre d'abonnés en 2007! Dans l'un de ses numéros, on avait publié la liste des abonnés, recrutés partout dans la province. Évidemment, parmi ces abonnés se trouvaient beaucoup de curés, de médecins, de notables. Mais il faut imaginer que certains exemplaires se retrouvaient ensuite dans les bibliothèques paroissiales créées en ces mêmes années — cela est vrai pour la paroisse de Sainte-Flore en Mauricie, par exemple. *Le Foyer canadien* comporte des chroniques, des textes littéraires, des essais historiques, des critiques et des textes plus savants, sur la chanson notamment : les premières années, il s'agit essentiellement de textes inédits. Ce mélange des contenus préfigure ce qu'on va trouver par la suite dans *La Revue canadienne* deuxième manière, ou, sur un mode plus léger, dans *Le Passe-temps*. L'histoire du périodique culturel est une histoire faite d'avancées et de reculs. Il n'y a pas de mouvements uniformément accélérés et il semble bien qu'on réinvente régulièrement le périodique culturel au Québec.

QUE SE PASSE-T-IL ENSUITE?

Autour de 1900, on assiste à une importante polarisation entre les périodiques à faible diffusion et les périodiques de masse. Parce que les modèles américains se sont solidement implantés chez nous, on a des magazines illustrés comme *L'Opinion publique* qui naît en 1870 ou le *Monde illustré* qui paraît en 1884. Ce sont des hebdomadaires qui comportent des textes littéraires et des illustrations (des dessins puis, rapidement, des photos) et qui sont destinés à un lectorat plus large — beaucoup de ces périodiques s'adressent à la famille. Ce n'est donc plus l'esprit qui animait les *Soirées Canadiennes* ou le *Foyer canadien*. Par ailleurs, des jeunes gens — et ils sont en nombre considérable à Montréal autour de 1900 — vont créer de petites revues. Ces revues, qui ont des tirages confidentiels, sont nombreuses : elles vont permettre aux futurs membres de l'École littéraire de Montréal de se faire les dents. Elles vont aussi leur permettre de découvrir la littérature étrangère récente, Verlaine et les décadents par exemple. On y publie, en plus des Québécois, des auteurs français et belges encore assez peu connus à l'époque. Ces jeunes gens — l'une des revues se nomme *L'Écho des jeunes* — vont y pratiquer ce que l'on n'appelle pas encore un « un métier », parce que personne ne vit de sa plume, et jouer un rôle déterminant dans l'émergence d'une institution littéraire, dans la professionnalisation du journalisme et dans la redéfinition de la sphère culturelle.

UNE VISION ARTISTIQUE S'INSTAURE...

Les périodiques culturels sont à la fois des lieux de réflexion critique et de création. Celle-ci passe non seulement par les textes mais aussi par la maquette du périodique, par les illustrations qu'on choisit de mettre en page couverture ou d'intégrer à la publication. Les revues recrutent des illustrateurs qui deviendront parfois célèbres comme Edmond-Joseph Massicotte ou Henri Julien. De ce point de vue, la revue littéraire donne très tôt à voir aussi les autres arts. Même s'il n'y a pas au Québec de revue uniquement consacrée aux arts visuels — il faudra attendre longtemps avant d'avoir une revue comme *Vie des Arts* —, la pratique des artistes est présente dans les revues par l'intermédiaire des illustrations et des maquettes, de même que par la présence de critiques d'expositions. Et certaines publications font également une place à la musique, grâce à la publication de partitions musicales, quoique cela se fasse dans des revues plutôt grand public, à cause des coûts.

LES PÉRIODIQUES SONT-ILS LE LIEU D'ANCRAGE DE CERTAINES IDÉOLOGIES FORTES DANS LA SOCIÉTÉ?

Les débats d'idées sont présents très tôt dans les périodiques culturels québécois et les polémiques sont parfois acerbes. Les revues sont rédigées par des gens dont les objectifs ne sont pas exclusivement littéraires et artistiques. Les combats idéologiques y jouent un rôle. Le débat le plus célèbre est

celui qui aura lieu entre les revues *Le Terroir* et *Le Nigog*, toutes deux fondées en 1918. Ce débat comporte une dimension politique mais il se place d'abord sur le terrain des valeurs esthétiques. Dans *Le Nigog*, on défend une définition de l'art canadien qui doit être détachée de la représentation de la réalité canadienne : on peut être un artiste canadien et écrire sur autre chose. Dans *Le Terroir*, on soutient qu'il faut favoriser une représentation exclusive de la réalité canadienne : l'expression originale de la communauté et des artistes passe par l'utilisation des objets familiers à la collectivité. On imagine très bien les échanges auxquels cela a pu donner lieu. En lisant *Le Nigog*, on découvre que, parallèlement à la tendance qui conduit certaines revues à se spécialiser en littérature ou en musique, d'autres s'ouvrent à plusieurs disciplines. *Le Nigog* est un cas exemplaire puisqu'on y trouve des dessins signés par Adrien Hébert et par son frère Henri, des textes sur l'architecture de Fernand Préfontaine, des essais résolument modernes de Léo-Pol Morin sur la musique et des textes littéraires de Marcel Dugas et de Robert de Roquebrune. Lieu de brassages d'idées et de disciplines, cette revue contribuera fortement à l'essor d'un mouvement moderniste au Québec.

Y A-T-IL EU D'AUTRES PÉRIODES CLÉS?

Quelques revues des années de l'entre-deux-guerres sont restées célèbres précisément parce que vous y trouvez ce type de brassage disciplinaire. On peut penser à la revue *Les Idées*, et surtout à *La Relève*, dans laquelle publiera Saint-Denys Garneau. Ces revues sont des lieux où l'on publie également des textes de nature philosophique. La pratique de la critique y devient plus systématique, davantage organisée autour d'un certain nombre de principes esthétiques. La revue culturelle d'ici tend à se modeler sur les revues françaises de l'époque, par exemple sur la revue *Esprit*, qui a inspiré les gens de *La Relève*.

Après la guerre, la période 1950-1970 est caractérisée par une effervescence extraordinaire. Beaucoup de revues culturelles naissent et plusieurs d'entre elles auront une longévité appréciable. Certaines vont jouer un rôle politique au sens large, comme *Cité libre* et *Parti pris*, d'autres vont choisir de s'en tenir à des vocations plus spécialisées comme *Amérique française* ou *les Écrits du Canada français* qui s'intitule maintenant *les Écrits*, tout simplement. Fondée en 1954, cette revue continue de présenter des textes littéraires inédits, dont certains ont une teneur politique ou sociale importante. Toutes ces revues agiront comme un ferment dans la société québécoise. Certaines sont d'ailleurs directement associées aux grandes transformations de la Révolution tranquille. On y débat de la question de l'éducation, on réfléchit à la question constitutionnelle, on repense les relations entre la collectivité et le clergé. Même si *Cité libre* et *Parti pris* ne sont pas des revues spécialisées et se veulent rassembleuses, elles jouent un rôle crucial dans beaucoup de disciplines artistiques. Par exemple, à *Cité libre*, en plus des

LES DÉBATS D'IDÉES SONT PRÉSENTS TRÈS TÔT DANS LES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS ET LES POLÉMIQUES SONT PARFOIS ACERBES. LES REVUES SONT RÉDIGÉES PAR DES GENS DONT LES OBJECTIFS NE SONT PAS EXCLUSIVEMENT LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES.

textes politiques, il y a une chronique littéraire, une chronique de théâtre, des textes littéraires.

LES REVUES QUI NAISSENT AU QUÉBEC ONT-ELLES SUBI DES INFLUENCES?

Elles ne se développent pas en vase clos. Il y a des liens, des parentés qui sont parfois revendiquées avec des publications étrangères. Les modèles viennent souvent d'Europe, aussi parfois des États-Unis : plus on avance dans le temps et plus les périodiques sont nombreux, plus on assiste à l'élaboration d'une façon de penser les périodiques qui se détache des grands modèles étrangers. Après tout, on fonde une revue pour se distinguer d'une autre revue avec laquelle on n'est pas d'accord : les revues québécoises se développent donc en réaction les unes aux autres, de sorte que les modèles européens et américains en viennent à s'estomper. Il y a aussi des revues qui représentent des expériences assez étonnantes. On peut penser, par exemple, aux *Cahiers de théâtre Jeu*, fondés en 1976, où l'on se soucie beaucoup de l'iconographie. La revue est inspirée de modèles européens mais elle soutient de manière unique une double vocation, soit d'être à la fois sur le terrain de la production (critiques, photos de plateau) et de proposer une réflexion générale. On pourrait dire la même chose de *Spirale*, qui publie exclusivement des textes critiques mais qui impose néanmoins une certaine vision de la vie intellectuelle québécoise et contribue, par sa riche iconographie, à diffuser les arts visuels, ou encore, sur un plan plus littéraire, de *Liberté*, où l'on pratique l'essai, la critique, la traduction, dans un mélange des genres souvent réjouissant.

ET AUJOURD'HUI?

Aujourd'hui on a la chance — car je pense que c'est une chance — d'avoir dans le paysage québécois des revues qui existent depuis longtemps, qui possèdent donc une histoire et sont associées à un certain nombre de valeurs, d'écrivains et de coups d'éclat, et des revues qui sont jeunes. De nouvelles revues naissent régulièrement et, exactement comme on le voyait auparavant, certaines d'entre elles sont spécialisées dans un champ, par exemple la littérature ou les arts, alors que d'autres ont une portée plus générale — on peut penser à la revue *Argument*. Ces revues composent un paysage dans lequel il y a à la fois création et affirmation d'une posture

critique. Ce ne sont pas des revues destinées aux spécialistes, mais plutôt à ce qu'on appelle un public cultivé.

LES REVUES CULTURELLES REFLÈTENT-ELLES LA CULTURE QUÉBÉCOISE?

Les revues ne font pas que refléter la culture, elles la construisent. Si on faisait la liste de tous les écrivains qui ont publié dans la revue *les Écrits* ou dans *Liberté*, ce serait phénoménal! Il y aurait tout le bottin de l'Union des écrivains et des écrivains québécois parce que ce sont des revues qui accueillent depuis de nombreuses années à la fois les nouveaux écrivains et les plus chevronnés. Les revues sont des pépinières pour les jeunes artistes. *Amérique française* a joué dans ce domaine un rôle important, en accueillant les premiers poèmes de Gaston Miron, par exemple. Et bien sûr, il s'y fait des rencontres. Les gens qui publient dans une revue se lisent les uns les autres et constituent un milieu. C'est sans doute par là que les revues jouent leur rôle de la façon la plus déterminante. Ces réseaux de créateurs permettent à la culture d'être vivante. Les revues sont des lieux de rencontre. Le caractère déterminant d'une revue comme *Parti pris*, par exemple, tient au fait d'avoir été un lieu où se rencontraient des gens qui évoluaient dans la vie politique, sociale et littéraire et souhaitaient élaborer ensemble un projet qui reflète les aspirations d'une bonne partie de la jeunesse des années 1960. En ce sens, *Parti pris*, fondée en 1963, s'opposait à *Cité libre*, qui était depuis 1950 un lieu de rencontre pour un autre groupe qui se rassemblait régulièrement pour discuter des textes à paraître ou parus et constituait aussi un milieu intellectuel vivant — on peut penser à toutes les personnalités québécoises qui ont été présentes à *Cité libre*: Pierre Elliott Trudeau, Gérard Pelletier, Pierre Vadeboncoeur, Gilles Marcotte et tant d'autres. Les revues sont des lieux de rencontre où peut s'enraciner la vitalité créatrice. Les revues ne sont donc pas seulement le reflet de la culture, elles jouent un rôle dans la façon dont cette culture se fait et se vit.

Micheline Cambron est professeur titulaire au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. De 1968 à 2006, elle a co-dirigé puis dirigé le CRILCQ (Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises). Spécialiste de la littérature québécoise des XIX^e et XX^e siècles, elle poursuit des travaux en théorie de l'histoire littéraire et en histoire culturelle du Québec. Elle s'intéresse aussi à l'enseignement de la littérature et à l'histoire des médias.